

# L'ÉROTISME EN

Après le déluré «Les filles de Riyad», de la Saoudienne Rajaa Alsanea (Plon), «La preuve par le miel», roman érotique de la poétesse syrienne Salwa al-Neimi, paraît chez Robert Laffont. Et ce n'est qu'un début, assure l'anthropologue Malek Chebel, auteur du «Kama-sutra arabe» (Pauvert), qui voit ici la naissance d'une génération de femmes bien décidées à se délester des tabous liés à l'écriture du désir en terre d'islam.

PAR MALEK CHEBEL

Tout a commencé comme neige au printemps, sur le mont Liban. Et puis, quelques flocons plus loin, au Maghreb et même en Arabie. Au lendemain de la énième guerre libanaise, la littérature érotique féminine arabe est entrée par effraction dans les consciences. Oh, disons-le tout de suite, les plus éclairées seulement. D'abord anonyme et timorée, elle s'est peu à peu immiscée dans les rayonnages de la librairie, laquelle était peu encline à la recevoir. Subitement, donc, au commencement de ce siècle, une génération d'écrivaines nées dans les années 50, chrétiennes ou musulmanes – qu'importe, le ver est dans le fruit! –, a décidé de tout jeter par-dessus bord, se délester de ses tabous. L'idole masculine n'avait plus qu'à bien se tenir. Plus de frère ombrageux jouant au caïd, ni amant jouant au mari, ni imam jouant au père Fouettard. Il fut un temps où seuls les hommes étaient habilités à s'exprimer sur l'émoi sexuel de leurs partenaires (Ibn Hazm, Nefzaoui); le gynécée, lui, avait juste le droit de gémir de plaisir à chaque coït et de ne rien commenter. Rien n'est plus déstabilisant que l'orgasme féminin. *Shocking!* Malgré tout, les auteures arabes affichent avec moins de complexes les profondeurs abyssales de leurs désirs, y compris les plus singuliers. Des Libanaises essentiellement, sans doute parce que, la guerre aidant, Eros et Thanatos se marquent à la culotte plus qu'ailleurs. Même l'Algérienne Ahlam Mosteghanemi, l'une des prêtresses du grand déballage sensuel, est mariée à un Libanais et vit à Beyrouth depuis 1994. Au-delà, le corps de la femme devient une «*chair fraîche*» que l'homme dévore à pleines dents «*comme un chien se régale d'un morceau de viande*», ainsi que le suggère Alawiya Sobh dans son chef-d'œuvre «*Maryam ou le passé décomposé*». Avec le mariage arrangé, une immense tartuferie, la virginité, une bouffonnerie, la répudiation, une clause médiévale qui surgit à toutes les réformes, l'infidélité est élevée au rang de sport national pour les hommes



MARC CHAUHEIL - FEDEPHOTO

Malek Chebel

et taxée d'infamie pour les femmes (Cf. Vénus Khoury-Ghata, «*Sept pierres pour la femme adultère*», une condition honteuse pour la femme), et j'en passe. La sultane moderne n'a pas le temps de rêver au prince charmant, il lui faut d'abord régler l'ardoise du passé. L'homme, qui fascine tant, fait peur. Il est doux comme la soie et castrateur, séducteur et acariâtre: «*On nous a poussées à cadenas-ser nos cuisses, à nous méfier des hommes*», écrit-il y a deux années à peine Halima Hamdane dans son cri d'Amazone, «*Laissez-moi parler!*». Mais le sexe orgiaque étale sa libido sulfureuse et pose ses conditions. Il rentre par le biais de femmes arabes, de celles – pas encore nombreuses, d'où l'intérêt – qui sont assoiffées de sexe et qui le disent. Fantasma, rêve éveillé ou simple catharsis, «*petite mort*», partout le sexe agit comme un métal en fusion. La femme arabe dit ne pas connaître son corps ou le connaît sans l'admettre. Confuse ou faisant la chattemite, Alawiya Sobh écrit: «*Quand Mustapha commença à l'explorer de ses lèvres, j'en découvris soudain les replis, les galbes et les courbes*». En effet, pourquoi hésiter si, à tout moment, le ciel peut vous tomber sur la tête? L'un des personnages le dit clairement, éjaculation précoce plutôt qu'anéantissement, en dépit de la frustration, en dépit du sens. Cette quête de l'orgasme littéraire («*orgasme titubant*», notait Violette Leduc, juste avant sa mort) en dit long sur les réfolements sexuels massifs en terre arabe. Défouloir? Le patriarcat, et sa cohorte d'interdits, fait face à la rébellion féminine, dont le concept est directement inspiré du Coran, *nuchuz*. C'est à une «*boulimie de sexe*» que nous assistons, voyeurs impénitents que nous sommes, car l'homme n'est apprécié, ici, qu'en vertu d'un organe érectile qui se déploie et qui déborde de son élixir: «*Moi, j'ai faim d'eau, de sperme et de mots*», écrit Salwa al-Neimi dans «*La preuve par le miel*». Avec «*Les filles de Riyad*», de la Saoudienne américanisée Rajaa Alsanea (voir *Le Point* n° 1836), «*le livre choc qui a secoué le monde arabe*», ou encore celui de Sobh, chez Gallimard («*la publication de son*



# TERRE ARABE

roman a eu un retentissement considérable dans le monde arabe») – qu'est-ce que les éditeurs ne feraient pas pour vendre leurs livres! –, nous sommes dans un univers féminin très protégé. *Safe* à tout point de vue, y compris sentimentalement, où tout fonctionne à partir de la valeur argent, entre la Mercedes, le garde du corps et les voyages à l'étranger. Une sorte de Walt Disney en miniature, aussi superficiel et fragile qu'un musée de cire. Et dire qu'il y a encore des phalocrates suffisamment bornés pour s'émouvoir d'un tel récit! La petite curiosité de ce livre se trouve dans le titre et dans l'idée qu'Internet puisse être une nouvelle technique de drague en Arabie, soit le pays repousseur par excellence du monde arabe. Avec deux cents pages de moins, je suis persuadé que l'ouvrage aurait fait un succès autrement plus conséquent. Quelques pages sont cependant savoureuses, presque à l'insu de l'auteure. Des étudiantes qui, pour fêter la Saint-Valentin (sic),

viennent au campus universitaire avec des chemises ou des sacs rouges, ce qui signifie pour les autres femmes, qu'il faut à tout prix faire bisquer et rendre jalouses, qu'elles étaient mises en joue par un chasseur. Chacune arrive donc à l'université avec son chauffeur attitré, mais aussi avec ses peluches et ses nounours, sans compter les messages niais rédigés en anglais. Des peluches à l'université, il fallait y penser! On peut décrypter ainsi l'ensemble de la littérature féminine d'aujourd'hui comme la recherche du Saint-Graal, une chrysalide en mutation, des mûriers pas encore sauvages pour détourner le titre du très tactile ouvrage d'Imane Humaydane Younes, elle aussi née au Liban en 1956. Oui, l'obsession unique (et combien défendable) de l'homme, qui est, hélas, perçu par ses partenaires comme un misogyne souvent falot, indécis et même violent. Une entité abstraite et sans patronyme rugueux. De Mohamed, Ahmed, Tahar ou Chérif, il devient le Penseur, le Poète, le Palestinien (in « La preuve par le miel »), c'est-à-dire autant de personnages privés de chair et dont la seule jouissance est strictement mentale. Une projection. Il y a le bon parte-

## A lire

**Malek Chebel,**  
« Le Kama-sutra arabe », Pauvert, 2004, 462 p., 22 €.

**Salwa al-Neimi,**  
« La preuve par le miel », traduit de l'arabe par Oscar Helian, Robert Laffont, 2008, 182 p., 14 €.

**Rajaa Alsanea,**  
« Les filles de Riyad » traduit de l'arabe par Simon Corthay et Charlotte Woillez, Plon, 2007, 312 p., 18 €.

**Hoda Barakat**  
maître, mon a traduit de l'ar par Edwige La Actes Sud, 2007, 176 p., 19 €.

**Vénus Khoury**  
« Sept pierres la femme adultère », Mercure de France, 2007, 192 p., 15 €.

**Imane Humaydane Younes,** « Mûriers sauvages », traduit de l'arabe par Valérie Creusot, Verticales, 2007, 162 p., 17,50 €.

**Alawiya Sobh,**  
« Maryam ou le passé décomposé », traduit de l'arabe par Rachida Damahi-Haidoux et Batoul Jalabi-Wellnitz, Gallimard, 2007, 464 p., 23 €.

**Ahlam Mosteghanemi,**  
« Le chaos des sens », traduit de l'arabe

**Halima Hamdane,**  
« Laissez-moi parler! », **Le Grand Souffle**, 2006, 250 p., 12,80 €.

« Mes hommes », Grasset, 2005, 306 p., 19 €.

naire qui bande à n'en plus finir et tous les autres, des « coureurs » peu dignes des femmes qu'ils lorgnent, des imbéciles qui n'ont rien compris. Des écrivains masculins qui auraient écrit le quart de tout cela au sujet des femmes seraient aussitôt traités de vulgaires machos! Un féminisme mal assumé et revanchard? Je crains que la crise ne soit plus profonde et ne renvoie à l'existential contemporain de la nation arabe dans son ensemble. L'Arabe ne fait plus rêver: « *Le corps, la sensualité d'un étranger comme premiers abords de l'exil* », dit Malika Mokeddem dans « Mes hommes », et surtout dans un chapitre qui sent le caramel, « Le goût des blonds ». Tout un poème! En réalité, on est encore loin des traités d'érotologie arabe du passé, celui d'Ibn Foulaïta (XV<sup>e</sup> siècle), par exemple, qui vous troussait sans fausse pudeur des descriptions hallucinantes de vulves, de verges, de queutards inconsolés et de femmes lascives qui n'étaient pas bégueules. Les clins

d'œil coquins étaient conçus comme des œuvres d'art et le corps n'était jamais mieux valorisé que lorsqu'il était en émoi, le tout dans la même truculence que « Les onze mille verges », d'Apollinaire. La littérature arabe d'aujourd'hui, autant féminine que masculine, attend son Miller et son Nabokov. L'hommage à la fellation et au cunnilingus est encore en projet, la sodomie, impensable, et les lesbiennes, une invention de l'Occident impur, sans compter le rejet explicite du contact charnel, cette « aversion récurrente pour le sexe » dont parle Hoda Barakat dans « Mon maître, mon amour ». Au fond, la littérature érotique des femmes arabes est avant tout une littérature engagée, une désaliénation. Son talon d'Achille est d'abord politique et culturel, avant d'être intellectuel ou philosophique. Certes, l'affranchissement de la femme arabe reste aléatoire, mais, s'il est inachevé, le puzzle se construit peu à peu. Il lui manque une œuvre de structure globale dont la fonction sera de combler le fossé entre une recherche stylistique déjà vigoureuse et des choix libidinaux contradictoires. La littérature arabe attend aussi sa Catherine Millet ■

ISBN : 978-2-916492-10-0

Format : 14x19 cm

